nes, il fallait les renvoyer dans leurs paroisses pour les récoltes. ”.

Pendant l'absence de leurs hommes, les épouses allaient au champ, espoir de la moisson, pendant que leurs époux allaient au champ d'honneur, et souvent n'en revenaient pas.

Certains gens ont voulu confondre nos habitants, cultivateurs, si braves à la guerre et si courageux au travail, avec les paysans de France ; non, non. Du témoignage de canadiens anciens et modernes, ces habitants, pour la plupart propriétaires importants, et leurs épouses, ne peuvent être comparés aux paysans de France, que par certains usages similaires aux nôtres, par les pratiques religieuses, là où il en reste, pas même par la belle langue française que nos habitants parlent beaucoup mieux qu'eux.

M. l'abbé Bellemare ⁽¹⁰⁾ a eu parfaitement raison d'adopter l'interprétation de Benjamin Sulte, du mot *Habitant*. “ Il a une toute autre portée que celle que lui assigne l'Académie. Chez nous, nous ne pouvons lui refuser sa place. C'est un terme canadien, il faut qu'on l'accepte, il faut qu'il reste, car il ne saurait être remplacé par le mot *paysan* puisque nos cultivateurs n'ont aucune ressemblance de situation ou de caractère avec le paysan d'Europe. ”.

Il faut donc admettre qu'une réforme de la mentalité et des paroles s'impose.

Quand naguère, le seigneur Casgrain, recevait au

(10) *Histoire de la Baie*, 405.—Benjamin Sulte.